

*«Je veux tournoyer librement autour de toi
Comme tes mouettes ici;
Bâtir un nid à demeure...
Il n'est point de gîte pour moi!»*

Élisabeth de Wittelsbach, impératrice d'Autriche,
surnommée «Sissi»

*«Si prompt est tout ce qui brille
à s'évanouir!»*

William Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*,
pièce favorite de Sissi

Préambule

En 1853, l'Empire des Habsbourg, qui couvre une grande partie de l'Europe, s'étend, d'est en ouest, de la frontière russe à l'Italie, et, du nord au sud, de l'Allemagne septentrionale aux Balkans.

L'empereur François-Joseph, l'un des souverains les plus puissants au monde, règne sur plus de trente-cinq millions d'âmes, de confession catholique, protestante, juive ou musulmane. Il compte entre autres, parmi ses sujets, des Autrichiens, des Hongrois, des Allemands, des Tchèques, des Italiens, des Croates et des Bohémiens.

Empire multiculturel, mosaïque polyglotte, l'Autriche ne tire en rien sa cohésion d'une nationalité, d'une religion ni d'une langue unique, pas même d'une affection mutuelle entre ses habitants. Non. Il n'est qu'une chose pour unir tout ensemble ces territoires, ces peuples, ces intérêts divergents : François-Joseph en personne. Séduisant jeune homme d'une vingtaine d'années aux cheveux châtain et crantés, au grave regard bleu, François-Joseph, empereur de droit divin, représente aux yeux de son peuple un véritable être saint, une institution, plus qu'un simple mortel de chair et de sang.

Il accède au trône en 1848, alors que les révolutions qui agitent l'Europe renversent plusieurs têtes couronnées, emportées par l'idéalisme libéral des contestataires et leur ferveur patriotique. Nulle part le zèle révolutionnaire ne se manifeste avec plus d'ardeur que dans l'Empire autrichien ; nulle part il n'est réprimé avec plus de violence. Après avoir étouffé plusieurs soulèvements en Hongrie et en Italie, François-Joseph souffle le trône à un oncle jugé trop faible, avant de renforcer sa mainmise sur le gouvernement de Vienne, ainsi que sur le royaume tout entier.

Quelques années plus tard, un nationaliste hongrois agresse l'empereur, lors d'une promenade dans Vienne : il le

poignarde au cou. Tandis que le jeune souverain se remet peu à peu de sa blessure dans un lit d'hôpital, l'Empire tremble, et prie. Jamais la nécessité d'offrir un héritier au trône ne s'était imposée avec autant d'éclat.

Beau, avenant, François-Joseph se trouve par ailleurs à la tête d'un formidable royaume. Autant dire que les jeunes femmes désireuses de l'épouser ne manquent pas.

Mais la plupart de ses conseils, le souverain ne les prend pas auprès de quelque général collet monté ou d'un bureaucrate à moustache – la personne vers laquelle il se tourne le plus volontiers n'est autre que sa mère. C'est que l'archiduchesse Sophie l'a préparé, toute sa vie durant, au rôle qu'il tient à présent; c'est elle encore qui a manœuvré pour le placer sur ce trône qui, de droit, ne lui revenait pas. Elle a déjà une épouse en tête.

Suivant la suggestion de sa mère, François-Joseph envoie donc une invitation à sa jeune et jolie cousine Hélène en Bavière, à la fois confuse et flattée. Le jour où l'on décide que la sœur cadette d'Hélène, fougueuse adolescente de quinze ans surnommée Sissi, accompagnera son aînée, personne ne sait combien leurs existences à tous – et le monde avec elles – s'appêtent à changer...

PROLOGUE

Budapest, Hongrie
8 juin 1867

— *Nous sommes prêts, Votre Majesté.*

Elle se tourne, acquiesce brièvement en s'accompagnant d'un ample geste de la main :

— *Le moment est venu d'endosser mon rôle.*

Elle passe les deux bras dans les manches. La soie, expertement cousue, taillée sur mesure, épouse ses formes. Hélas... Jamais elle ne s'est accoutumée tout à fait au poids de ces atours. Plus lourds, lui semble-t-il, que son propre corps éreinté.

Autour d'elle, des valets nerveux et des domestiques bavardes s'affairent, se querellent, pareils à des abeilles frénétiques dans la ruche au centre de laquelle se tient leur inestimable reine.

— *Gonflez sa jupe!*

— *Attention à ses cheveux!*

— *Nous devons y aller!*

— *Il n'est pas déjà l'heure, voyons.*

— *Votre Majesté est-elle prête?*

La coiffeuse impériale se tient devant elle, serrant entre deux doigts l'antique couronne, dont les diamants capturent la lueur d'une chandelle. Aussi délicate que les fils d'une toile d'araignée. Et cependant, assez robuste pour avoir traversé les siècles, survécu aux têtes royales sur lesquelles on l'a posée.

Des têtes aujourd'hui embaumées, dont les cheveux désormais gris sont tombés.

— *Je suis prête.*

Elle opine du chef, baisse le menton afin que l'on niche le diadème parmi ses boucles châtaines – ces boucles qu'on tient pour les plus précieux joyaux de la couronne des Habsbourg. Ces boucles grâce auxquelles, dit-on, elle a ravi le cœur de l'empereur.

Une fois la couronne en place, elle s'avance d'un pas silencieux et léger, jette un coup d'œil à son reflet dans la psyché. Le spectacle est saisissant; elle-même est obligée de l'admettre.

La robe est de brocart argenté et blanc, ornée de plusieurs rangées de diamants et soigneusement ajustée à sa silhouette mince. Une longue traîne de satin blanc, fixée à ses épaules, cascade jusqu'au sol. Mais c'est son visage que tous brûlent de voir, plus que n'importe quelle toilette impériale, que n'importe quelle tiare ancienne. Tous ont entendu parler de ses yeux en amande et couleur de miel. De ses pommettes délicieusement sculptées. De ses lèvres, ces lèvres dont l'empereur a déclaré un jour qu'elles étaient pareilles à des fraises. L'empereur. Son cœur défaille dans sa poitrine. Dieu, comme elle se sent fatiguée. Possédera-t-elle assez d'énergie pour survivre à cette journée?

Un coup frappé, et son cœur bronche à nouveau. Elle lève les yeux vers la lourde porte de chêne. Lequel des deux se tient-il de l'autre côté? S'agit-il de l'empereur? Ou bien... de lui? Ses joues s'enflamment à cette perspective, et elle se reprime. Même après tout ce qu'elle a déjà vécu, elle continue de s'empourprer comme une adolescente dès qu'elle pense à lui, dès que son nom est prononcé. Son époux lui-même ne la fait pas rougir ainsi.

La porte s'ouvre dans une plainte, tel un garde en faction qu'on réveille à minuit, assommé par la bière. En un instant, elle le voit, et il la voit aussi. Il la subjugue. Elle devine, à l'expression de son visage, qu'elle est parvenue à lui couper le souffle; on croirait un animal effaré.

— *Sissi...*

Incapable de dire autre chose, il écarte et lève les bras comme pour l'attirer à lui. Mais déjà il s'interrompt, avise autour d'eux les serviteurs qui s'empressent.

— *Votre Majesté.*

Il s'éclaircit la voix.

— *Votre Majesté est-elle prête?*

Elle inspire, réfléchit à la question. Est-elle prête? Non. Prête, pense-t-elle, jamais elle ne l'a été. C'était bien là, sans doute, que le bât blessait. Mais elle hausse le menton, redresse les épaules.

— *Je le suis, répond-elle avec un bref hochement de tête.*

Elle s'avance. La robe traîne – sa splendeur se révèle trop pesante à son corps épuisé. Mais elle soupire et continue de marcher.

Elle les entend par-delà les murs. Il s'agit moins de cris et de vivats qu'elle pourrait isoler un à un, que d'un vrombissement tenace, étouffé. Incessant. Tel le bruit des vagues s'écrasant sur la plage: inaltérable, infatigable.

Il lui offre son bras, sous lequel elle passe le sien, dont la chair tendre vient presser l'uniforme amidonné. Les portes s'ouvrent plus grand. Elle cligne des yeux, souhaitant lever devant eux une main gantée. Se protéger, dissimuler ses traits à ces regards inquisiteurs qui la fixent... Ces yeux qui vont la scruter, puis la ravir, comme si, leur appartenant, ils possédaient le droit de s'en repaître. Un désir instinctif et familier la submerge, de fuir, de s'échapper. Mais elle muselle ses impulsions. Elle se redresse encore pour paraître plus grande.

Et puis elle entend:

— *Sissi!*

Un souffle intérieur. Un moment pour s'affermir, tandis qu'elle se tourne vers lui.

— *Le moment est venu.*

En effet. Enfin, le moment était venu.

1

Château de Possenhofen juillet 1853

Accroupie, prête à bondir, Sissi scrutait à travers les buissons, l'œil aux aguets, le cœur battant la chamade tel qu'il ne battait qu'entre les côtes d'une bête traquée.

— Montrez-vous donc, bande de lâches!

C'est alors qu'elle le vit traverser la prairie, noire silhouette découpée contre le blanc château crénelé, contre le ciel d'un bleu profond... Elle se tapit de nouveau pour qu'on ne la surprît pas. Son frère Charles, qui ne l'avait pas encore dénichée, tirait, furieux, sur les rênes de son cheval, comme pour exercer sur lui cette autorité que ses sœurs bafouaient avec effronterie.

Tandis qu'elle l'observait, Sissi sentit s'accroître son mépris : serrant les rênes de sa monture dans son poing, Charles se prenait pour un chevalier teuton sur son étalon, prêt à en découdre avec les Polonais ou les Hongrois pour conquérir la gloire sur le champ de bataille.

— Charles le Généreux, duc en Bavière, exige que vous vous présentiez devant votre seigneur pour vous rendre!

Il ratissait les bois, mais si ses paroles pénétraient dans l'oreille de Sissi, le regard du garçon ne la discernait pas.

— Baisez l'anneau, et je ferai preuve d'indulgence – de plus d'indulgence que vous n'en méritez. Mais si vous persistez à courir de droite et de gauche pour vous cacher mieux que des rats, force me sera de vous éliminer. Et lorsque ce moment viendra, vous regretterez de n'avoir pas capitulé!

Agité, le cheval gratta le sol de son sabot.

Sissi était lasse de jouer les proies. Quelle injustice : si elle avait pu enfourcher sa propre monture, elle aurait pourchassé son frère jusqu'à la frontière bavaroise, et Charles le savait.

Hélas, lorsqu'elle s'en était allée sur les rives boisées du lac avec sa sœur Hélène, pour y cueillir des fleurs des champs, elle n'avait pas prévu de devoir y croiser le fer avec son cadet.

— Nous devrions nous rendre, Sissi, souffla Hélène, accroupie à ses côtés, les traits déformés par l'angoisse. Tu l'as entendu. Il risque de nous causer les pires ennuis.

— Sottises.

Plus jeune que Sissi de deux ans, Charles se révélait toutefois beaucoup plus grand qu'elle, et plus robuste surtout – adolescent en pleine croissance, nourri de saucisses et de bière. Néanmoins, si elle ne l'égalait pas en poids, Sissi savait pouvoir le vaincre par l'intelligence :

— Nous allons montrer à Charles le Généreux quel genre de redoutable ennemi il fait, décréta la jeune fille avec un hochement de tête, avant de s'emparer d'un caillou lisse et léger – Hélène laissa échapper un petit gémississement.

— Qu'il en soit ainsi! brailla le garçon depuis l'extrémité opposée de la prairie. Vous avez choisi votre sort. Et ce sort ne signifie que souffrance!

Il talonna son cheval, qui hennit, et, déjà, Sissi sentait trembler le sol sous elle.

— Cette fois, nous sommes fichues, constata Hélène en arpentant leur repaire comme un animal blessé, à mesure que le fracas des sabots se rapprochait.

— Tais-toi, Néné, tenta de la rasséréner Sissi.

Dieu que sa jument lui manquait!...

— Hélène. Dès que je te dirai de courir, tu courras. C'est compris?

— Courir où ça? Courir nous jeter dans le lac?

— Mais non, voyons. De l'autre côté. Pour regagner la maison en traversant la prairie.

— Autrement dit, en nous dirigeant droit sur Charles?

— Fais-moi confiance, Néné, je t'en prie.

Après quelques secondes d'hésitation, l'adolescente acquiesça à contrecœur. Pour la énième fois, Sissi sortit la tête des buissons : son frère se dirigeait à présent vers les bois où ses sœurs se dissimulaient – les yeux pareils à deux fentes, il scrutait la végétation. Il n'avait pas encore repéré leur cachette. Sissi visa, leva le poing qu'elle avait refermé sur le caillou. Le tumulte des sabots devenait assourdissant ; on aurait cru des

coups de canon. La jeune fille attendit patiemment que son adversaire se rapprochât encore, alors seulement elle lança le caillou, avec autant de précision que possible.

— Aïe! glapit le cavalier qui, après avoir immobilisé sa monture, glissa à bas de sa selle pour se laisser tomber dans l'herbe.

Avisant le filet de sang qui s'écoulait de ses narines, Sissi comprit qu'elle avait atteint sa cible.

Il fallait saisir cette occasion :

— Cours, Hélène! ordonna la jeune fille en poussant Néné et, ensemble, elles se ruèrent vers la demeure.

— Mais pourquoi, vilaine petite sorcière? hurla Charles à Sissi, toujours prostré sur le sol, éberlué par l'ardeur de son assaut.

Le cœur battant d'allégresse, heureuse et ravie, Sissi se précipitait en direction de la demeure familiale. Ses jambes ne la portaient certes pas aussi vite que l'eussent fait celles de sa jument favorite, mais Sissi était robuste, rompue à l'exercice physique – depuis son plus jeune âge elle pratiquait l'escalade, nageait dans le lac, gambadait par les champs en quête de plantes et de petits animaux. Ces jambes, en tout cas, lui permettraient d'échapper à son tourmenteur.

— Dépêche-toi! hurla-t-elle à sa sœur en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que celle-ci suivait.

Elle la saisit par le bras, la contraignit à accélérer le pas. Hors leurs parents, les deux adolescentes possédaient fort peu en commun. Hélène s'épanouissait au château, où elle étudiait les langues étrangères, lisait des ouvrages de philosophie, s'adonnait au tricot ou écrivait, paisiblement installée dans un coin sombre du salon, non loin de la cheminée. À peine les deux sœurs posaient-elles le pied dehors que c'était donc Sissi qui prenait les commandes.

Quelques enjambées de plus, main dans la main, et elles atteignirent l'orée de la clairière. Haletante, la cadette passa en trombe devant un valet stupéfait pour pénétrer dans le hall de la demeure, Hélène sur les talons. Par la fenêtre à croisillons, elle constata que Charles était remonté sur son cheval et trottait vers la maison.

— Papa! brailla Sissi en se ruant dans le grand salon. Dieu merci, tu es là!

Le duc Maximilien se tenait, parfaitement immobile, au fond d'un fauteuil lourdement rembourré, dans un coin sombre de la pièce. À ses pieds, entre ses bottes souillées de boue, dormaient deux chiens de chasse aux pattes fangeuses. Ils levèrent vaguement leur grosse tête lorsque les adolescentes parurent ; le duc continua de ronfler. D'une pipe oubliée dans son giron, mais qui brûlait encore, s'élevaient, vers le plafond, des volutes de fumée.

— Papa, réveille-toi, insista Sissi en s'emparant de la pipe avant qu'elle ne trouât le pantalon de laine – elle la déposa sur la table basse. Réveille-toi!

Le duc eut un dernier ronflement comme un hoquet, avant d'émerger enfin des profondeurs du sommeil, l'haleine chargée de bière.

— Papa! Karl est en train de nous poursuivre, Néné et moi. Réveille-toi, je t'en prie.

— Que se passe-t-il?

Le duc frotta ses yeux injectés de sang aux paupières lourdes.

— Quelle direction ont-elles prise? aboya Charles au-dehors, à l'adresse de quelques domestiques effarés.

Il pénétra dans le vaste hall dallé de pierre, où résonnaient les talons de ses bottes.

— Ah, Sissi...

Le duc gigota dans son fauteuil, posa sur l'adolescente deux yeux vitreux couleur de miel :

— Tu tombes à pic. J'étais justement en train d'apprendre une nouvelle chanson à boire.

L'homme adressa à sa fille préférée un sourire apathique avant de lever l'index, puis d'entonner un air rustique et plein d'entrain.

— Mais où les autres ont-ils filé? Ils sont déjà rentrés chez eux?

Le duc jeta des regards atones autour de lui.

Sissi vacilla en entendant se rapprocher son frère.

— Papa, je t'en prie...

— Tu peux être fière de toi, sale petite pouilleuse, déclara Charles, qui venait de se matérialiser sur le seuil.

Son nez ne saignait plus, mais un caillot violacé, mêlé de boue, ornait à présent sa lèvre supérieure.

— Tu m’as atteint en pleine figure.

Sissi redressa les épaules, abandonna le duc pour se tourner vers Charles :

— Tu l’avais mérité.

— Papa, s’il te plaît..., pleurnicha Hélène.

Mais le père des trois jeunes gens, fixant les flammes qui crépitaient dans l’âtre, avait empoigné sa chope vide pour la porter à ses lèvres, puis renversé la tête dans l’espoir de recueillir l’ultime goutte qu’elle contenait peut-être.

— Que devons-nous faire, Sissi? s’enquit Hélène, qui s’éloigna de Charles.

Sa cadette jura entre ses dents – la victoire finalement lui échappait. Elle aurait mieux fait d’écouter les supplications de Néné, puis de tenter d’amadouer leur frère. Son orgueil imprudent les avait toutes deux menées dans cette impasse.

— Je vais vous apprendre à me défier, petites catins sournoises.

Charles, qui la devinait plus faible, se dirigea vers Hélène.

— Laisse-la tranquille!

Sissi serra les poings, prête à assener le premier coup, bien qu’elle sût par avance que c’était elle qui allait être rossée. Elle ferma les yeux.

— Vous voilà, constata l’imposante duchesse Ludovica, qui pénétra au salon dans un bruissement de soie noire – jupe à crinoline, lourdes boucles brunes.

Charles battit en retraite.

— Vous êtes tous là, ajouta-t-elle. Fort bien.

En deux enjambées, elle avait traversé la pièce, dont elle ouvrit les rideaux, libérant un nuage de poussière.

— Hélène, Élisabeth, je vous ai cherchées partout.

— Maman! s’écria la cadette en se jetant dans les bras de la duchesse à la silhouette longiligne – elle ferma les yeux, ivre de soulagement.

— Sissi, mon enfant. Qu’est-ce...

Elle s’interrompit en découvrant son époux endormi, puis les flaques de boue sur le tapis.

— Regardez-moi cette fange..., soupira Ludovica. Nos domestiques n’auront plus qu’à nettoyer pour la énième fois ce pauvre tapis.

Elle baissa la voix avant de poursuivre :

— J'en profiterai pour leur demander d'épousseter toute la pièce. Sans parler du rideau, qui mériterait qu'on le raccommode un peu. Il faut aussi que je m'enquière de nos poules pondeuses...

La duchesse referma les rideaux miteux. Si son époux ne se souciait guère de l'intendance, des récriminations des paysans locaux ni de ses propres enfants, Ludovica, au contraire, s'affairait tout le jour à mille tâches, dont elle ne voyait jamais le bout.

Elle considéra ses filles, blotties à ses côtés tels deux chatons apeurés, puis le visage barbouillé de sang de son fils. Elle comprit immédiatement. Elle exhala un lourd soupir fourbu.

— Gackel, énonça-t-elle avec une soudaine âpreté. Est-ce bien ton cheval que je vois flâner au jardin?

Dès sa naissance, on avait affublé Charles de ce surnom, *Gackel*, en raison des cris qu'il poussait au berceau – le mot désignait, en dialecte bavarois, un petit coq un peu souillon. Sissi jugeait qu'il lui seyait à merveille.

— Eh bien? insista la duchesse.

Charles se tourna vers la fenêtre, s'embrouilla dans de piètres explications, que sa mère interrompit:

— Reconduis sur-le-champ cet animal aux écuries. Si tu n'es pas capable de t'occuper convenablement de ta monture, mieux vaudrait que tu n'en possèdes pas.

— Oui, Mère, répondit Charles, cependant qu'au fond de son œil noir brasillaient des menaces adressées à Sissi – *Nous n'en avons pas terminé tous les deux.*

Ludovica se détourna de son fils, qui quittait les lieux, pour revenir à Hélène et Sissi:

— Et ces deux-là qui ne valent pas mieux... Aussi sales que des glaneuses...

Elle fusilla Sissi du regard, scrutant sa jupe maculée de boue. Néanmoins, jamais elle ne leur avait interdit de fréquenter les bois pour y cueillir des fleurs, ni de pêcher sur les rives du lac.

— Moins fort, Ludovica. J'entends à peine ce que Frau Helgasberg est en train de me dire.

Le duc leva les yeux vers son épouse, qui venait manifestement d'interrompre une conversation qu'il menait à l'intérieur de sa tête. Sissi eut un imperceptible mouvement de

recul : Frau Helgasberg comptait parmi les maîtresses préférées de son père. Qu'il possédât assez de culot pour énoncer ici son nom ne la surprenait pas : il était coutumier du fait, et l'ensemble de la maisonnée connaissait l'existence de cette femme – ce qui n'empêchait pas l'adolescente d'enrager chaque fois que Maximilien évoquait ses infidélités.

Imperturbable, Ludovica ne cilla même pas :

— Max, que dirais-tu d'une promenade jusqu'au lac ?

Ayant rejoint son mari, elle saisit l'un des verres vides, qu'elle porta à son nez. Elle renifla, la mine réprobatrice, puis s'empara d'une main des autres chopes.

— Debout, Max, tu as suffisamment perdu de temps pour aujourd'hui, décréta-t-elle, en tirant de sa main demeurée libre la couverture de laine sous laquelle reposait son époux.

Mais celui-ci résista, retint l'étoffe de ses deux bras qu'il gardait au-dessus.

— Du vent ! gronda-t-il, tandis qu'un filet de salive découlait à la commissure de ses lèvres.

— Max, je t'en conjure, contre-attaqua son épouse d'une voix égale.

Elle opposait au duc un sang-froid exemplaire quand, pourtant, elle bouillonnait à l'égal de Sissi.

— Lève-toi. S'il te plaît.

— Il suffit, Ludovica. Et je te prie de ne pas t'adresser à moi sur ce ton en présence de nos invités ! Le baron et moi-même tenons à terminer notre discussion.

La duchesse considéra un instant son époux, dont l'alcool avait entamé la lucidité, s'interrogeant sur l'intérêt de poursuivre ou non cette querelle. Elle finit par se tourner vers un valet :

— Du café pour le duc. Et faites vite, je vous prie.

Elle revint à ses filles en tapant des mains :

— Allez donc vous débarbouiller. Puis vous vous changez avant de redescendre pour le dîner. Votre père et moi...

Elle s'interrompit pour jeter un coup d'œil vague en direction de son époux.

— Votre père et moi avons une nouvelle à vous annoncer.

*

— Sissi, ma sauvageonne! Hélène! Venez vous asseoir. Nous vous attendions, comme d'habitude.

Le duc semblait plus alerte – grâce à la tasse de café turc que son épouse avait déposée devant lui.

La famille se trouvait réunie dans la salle de banquet officielle, cernée des massacres qui en ornaient les murs – tête énorme d'élan, tête de renne, tête de renard d'un roux éclatant. Autant de trophées rapportés par Maximilien de ses nombreuses parties de chasse. À le contempler en cet instant, nerveux, tendu, l'œil encore rougi, Sissi peinait à l'imaginer sillonnant la Bavière à la poursuite d'une proie. Sur ce point, pourtant, sa réputation n'était plus à faire – d'ailleurs, à peine avait-il passé quelques mois à Possenhofen que, déjà, il s'en allait de nouveau traquer le gibier. Il possédait le goût des contrées sauvages, dont sa fille avait hérité. Peut-être même aimait-il davantage la nature que les femmes ou l'alcool.

— Votre mère a insisté pour que nous soyons présents. Que peut-elle bien avoir en tête, selon toi?

Le duc décocha à Sissi un large sourire, une lueur espiègle embrasant son œil d'ambre – le mépris de sa fille s'atténuait un peu.

Dans ce château dénué de règles strictes, les dîners officiels demeuraient une exception, d'autant plus que Maximilien se trouvait rarement là le soir. Quant à Ludovica, elle avait beau s'échiner à établir un semblant d'ordre au sein de cette maisonnée sans maître, elle éprouvait les plus grandes difficultés à mater ses rejetons indépendants et ensauvagés. À cette époque de l'année, où les jours allongeaient dans l'air tiède, Sissi se contentait souvent, en guise de dîner, d'un bol de soupe froide lorsqu'elle se décidait à regagner la maison, ivre de soleil et sale comme un peigne, au terme d'une journée passée dans les champs et les bois.

Elle supposait que ce dîner entretenait un rapport avec les nouvelles auxquelles sa mère avait fait allusion la veille. Était-il possible qu'elle attendît un autre enfant? Qu'adviendrait-il des quatre bambins qui avaient vu le jour après Charles? Il y avait en effet les petites Marie, Sophie et Marie-Charlotte, ainsi que Max, qui n'était encore qu'un bébé. Sissi s'était habituée au fil des ans à ce qu'on lui annonçât que la famille allait s'agrandir encore – en dépit de l'animosité qui régnait entre ses parents,

ces derniers, à l'évidence, s'appliquaient sans regimber à produire de nouveaux héritiers pour le duché. Ainsi, après chacune ou presque des longues absences de Maximilien, venait le temps de son retour impromptu – les retrouvailles se révélaient chaotiques, confuses ; quelques semaines plus tard, on annonçait que la duchesse était enceinte.

Mais ce soir, Sissi doutait qu'il fût question de grossesse – jamais Ludovica, lorsqu'elle attendait un enfant, ne s'affairait comme elle le faisait depuis quelque temps.

L'adolescente s'assit à la grande table en acajou, à côté d'Hélène. Elle avait, selon les vœux de sa mère, revêtu une sobre robe de crêpe noir ; Agata, la camériste, avait brossé sa longue chevelure avant de la diviser en deux tresses.

— Du noir, s'était plainte la jeune fille à sa sœur et à la domestique. Toujours du noir...

— Chut, Sissi, l'avait grondée Hélène. Il ne s'agirait pas que maman t'entende une fois de plus protester contre les tenues de deuil.

La mère et les deux adolescentes n'arboraient en effet, ces temps-ci, que des vêtements sombres, depuis le décès récent d'une tante dont Hélène et Sissi n'avaient jamais entendu parler.

— Je ne supporte plus le noir. Je ne connaissais pas cette grand-tante... Tiens, j'ignore même comment elle s'appelait... Je veux porter du bleu. Ou du vert. Ou du rose.

Sissi tendit le cou pour résister à la traction exercée par la camériste sur ses cheveux, qu'elle nattait.

— Taisez-vous, maintenant, mademoiselle Élisabeth, la mit en garde la domestique, une Polonaise au visage rond. Vous êtes trop impatiente. Prenez plutôt modèle sur votre sœur.

Charles, assis en face de Sissi à la table d'acajou, avait revêtu, pour sa part, un superbe costume noir, assorti d'un foulard. Il avait nettoyé sa blessure, mais une ecchymose violacée commençait à gâter l'arête de son nez. Comme il avalait sa bière, en adressant des regards furibonds à ses deux sœurs, il tira sur son foulard, qui étranglait son cou épais – il ressemblait davantage à une petite terreur de cour d'école qu'à l'héritier du duché.

Les quatre cadets, âgés de moins de douze ans, ne dînaient pas avec le reste de la famille : on les installait dans la nursery, en compagnie de leur gouvernante.

— Du vin, monsieur Charles? s'enquit Agata, qui effectuait le tour de la table en emplissant les verres, tandis qu'enjambant les chiens qui ronflaient, deux valets déposaient devant les convives des plats contenant du pain chaud, des pommes de terre ou de la salade de chou.

— Non, merci, Agata. De la bière, plutôt.

Et le jeune homme de brandir sa chope pour que la domestique la remplît. Sissi remarqua que celle-ci s'exécutait en évitant soigneusement d'effleurer le corps de son maître. C'est que Charles, à l'instar son père, avait les mains baladeuses.

— À présent que nous voilà tous réunis..., commença Ludovica, assise le dos très droit, l'œil aux aguets, le maintien impeccable – tout l'opposé de son époux, affalé sur la table.

— Avant d'aller plus loin, l'interrompit ce dernier en levant un doigt en l'air, j'ai moi-même quelque chose d'extrêmement important à vous dire.

— Oh? fit la duchesse en guignant son mari. Et de quoi s'agit-il, Max?

— Je crois que nos domestiques ont encore touché à mes momies.